



Ghassan Salhab, ici, avec sa mère, nous offre, avec *1958*, sa ville de Beyrouth. Les actualités de l'époque, au Liban, inaugurent son film de ce qu'il n'a pu voir.

L'écran blanc prend la voile

DOCUMENTAIRE • Le Festival international de Marseille tient sa vingtième édition.

C'est jusqu'au 13 juillet le vingtième anniversaire du Festival international du documentaire (FID), une manifestation qui contribue pour une grande part à l'écriture du monde par autant de signatures et de regards singuliers. Rien de ronflant ne viendra pourtant souligner l'événement tant ses organisateurs placent leur confiance dans la qualité, la diversité du cinéma qu'ils proposent. De l'aveu même du délégué général du FID, Jean-Pierre Rehm « il sera impossible de tout voir en six jours. » On ne peut citer tous les pays dont proviennent les films. Ils sont au nombre de dix-huit qui représentent quatre continents.

LE PLAISIR DE LA DÉCOUVERTE

Un autre témoignage, pour discret qu'il soit, vient à l'appui de la reconnaissance dont bénéficie le FID et lui économise les bougies au profit du chiffre record de 2 100 films reçus cette année et soumis à la présélection. Les trois axes compétitifs du festival se partagent entre l'international, les films français et les premiers films. Parmi les œuvres que présentent les trois compétitions

confondues, trente sont inédites, certaines en première mondiale, c'est-à-dire jamais montrées, d'autres montrées seulement dans leur pays de production. Ainsi le plaisir de la découverte se passe-t-il d'effets spéciaux. De grands noms flamboient comme ceux de Cristian Leighton, Ariane Doublet ou Pierre Creton. Tsai Ming-liang et Apichatpong Weerasethakul, dont les grands festivals proposent les fictions, ont choisi de confier au FID leurs derniers travaux documentaires. Et aussi Ghassan Salhab qui nous offre, avec *1958*, sa ville de Beyrouth vue de la mer, les derniers plans le montrant de dos, incarné dans l'image face à un panorama d'immeubles que nous contemplons depuis le même angle que lui sans que nos points de vue puissent se confondre à son regard invisible. Il l'avait auparavant porté sur le conflit armé qui dévaste le Liban en cet été 1958 de sa naissance. Les actualités de l'époque inaugurent son film de ce qu'il n'a pu voir tandis qu'il confie l'essentiel du récit à sa mère. Libanaise, elle vécut d'abord au Sénégal sous administration coloniale française avant de rejoindre le Liban et d'y mettre au monde Ghassan, son

premier-né, s'appropriant ainsi un monde qui lui semblait jusque-là étranger. Arabe de langue et de pensée, elle n'évoquera ses convictions que dans une dernière strate succédant à celles du parcours intime et de ses traces auxquels le cinéaste superpose parfois une voix masculine chargée des repères historiques et de la trame guerrière. Du Liban actuel il filme l'indifférence du ressac et des fleurs sauvages aux ruines, les épaves de chars dont les fonds marins abritent le silence tandis qu'une voix off presque entièrement submergée de musique dit en poésie le désespoir des causes. Naître d'un lieu, d'un milieu, d'une histoire dont les forces finissent par valoir prédestination, le cinéaste russe Oleg Morozov en livre avec *Until the next resurrection* (Jusqu'à la prochaine résurrection) le parcours trivial élevé au tragique. Nul ajout de dramaturgie n'encombre son film dans lequel il suit pendant une quinzaine d'années quelques habitants de Kaliningrad, ex-ville allemande de Königsberg. La plupart de ceux que nous voyons à l'écran sont morts depuis, ainsi que le réalisateur disparu en janvier dernier quelques semaines après la fin du film. Les uns et les autres s'étaient

pourtant obstinés à rêver quels que soient nos doutes qui épousent à mesure la pente de leurs misères sans qu'un fil chronologique ne ligote notre vision. Le réalisateur ne nous y abandonne guère, il annonce chaque fois les conditions du passage à trépas de ses personnages, montre parfois leurs tombes et des survivants eux-mêmes trop près du

Au cœur de ces choix impossibles, plutôt qu'un bon anniversaire, souhaitons d'heureux hasards.

gouffre. Jeunes filles shootées à l'héroïne qui finira par avoir leur peau qu'en attendant elles maquillent comme des corbillards volés; vieux récidiviste en crimes violents dont l'alcool se chargera de réduire la peine après sa tardive libération, tous à un moment proclament leur vitalité à se détruire comme ce pari gagné par un père de famille qui ingurgitera le litre de tord-boyaux en jeu, laissant quatre orphelins en héritage. Oleg Morozov hisse au roman ces portraits qu'animent le montage en frag-

ments choisis, la temporalité littéraire des contrastes climatiques ou saisonniers. Contrastes qui allient aux ravages des corps perdus l'érotisme du sauna, le réveil des pissenlits à ceux qui bientôt les boufferont par la racine. À cet avant-goût succinct du festival il faudrait d'autres échos. La place manque sinon à enclorre dans une sorte de sac à malices les six programmations parallèles où se rencontrent, entre autres, le grand documentariste Dziga Vertov et le cinéma du groupe qui porte son nom, les films qui s'attachent à l'histoire majuscule et tout un programme voué à « l'Étrange familiarité », dont les bizarreries planeront également sur le programme « Sentiers » destiné aux enfants. Une section « Superhéros, héros du monde » porte l'ambition de déplacer par le jeu des figures les frontières qui séparent fiction et réel. Celles du temps oscilleront depuis l'acteur satyrique de cabaret et ami de Brecht, Karl Valentin, et ses films muets. Au cœur de ces choix impossibles, plutôt qu'un bon anniversaire, souhaitons d'heureux hasards.

Dominique Widemann